

SOPHIE COTTEREAU

PETIT COMMERCE  
DE QUARTIER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525880

Dépôt légal : février 2026

## 1 – Mauvais rêve

Encore un quart d'heure et nous pourrons quitter cet autorail de malheur. Depuis que nous n'avons plus la possibilité de circuler librement sur les routes, nos trajets traînent en longueur. Avant, quand on se déplaçait dans les bouchons, nous étions au moins occupés à passer des vitesses et attentifs à notre conduite. Désormais, il suffit d'encastrer notre module sur les rails et laisser le système automatique faire avancer le véhicule. Ils ont mis en place cette méthode pour lutter contre la pollution, les embouteillages et les accidents. Nous restons assis et prenons notre mal en patience jusqu'à notre sortie du périphérique. Ce qui est pénible également, c'est de réserver son voyage au moins une journée avant le déplacement. Sinon, impossible d'y accéder. Nous arrivons enfin à prendre la sortie 43. Paf ! le bruit me fait sursauter. Encore un Abeilloute qui s'écrase sur mon parebrise. Pourtant, il n'est pas dans la zone d'exploitation agricole, je ne comprends pas ce qui lui est arrivé. Peut-être un dysfonctionnement de sa puce électronique qui l'a dévié de son objectif. De mon temps, les abeilles savaient exactement où elles devaient aller et butinaient de fleur en fleur à leur guise. Depuis qu'elles ont disparu et afin de recréer un espace naturel et tenter de cultiver des fruits, issus des quelques arbres préservés, des chercheurs ont imaginé et conçu ces petits drones miniatures. Intelligences artificielles qui remplacent les abeilles. Par contre, ils coûtent très cher et nous en subissons les répercussions sur nos impôts. Emplacement 6495, je viens de garer mon module flambant neuf dans le parking aérien du centre commercial. Plus qu'à déconnecter nos sièges qui vont se désolidariser du véhicule et nous transporter là où nous souhaiterons, sans avoir à marcher.

Voilà quelques décennies déjà que nous nous déplaçons sur ces fauteuils volants sans aucun effort. L'avant est équipé d'un petit coffre pour transporter nos effets personnels. Ma fille vient juste d'être équipée, elle était devenue trop grande pour continuer à me suivre dans le panier télescopique à l'arrière. Je dois reconnaître qu'elle s'est adaptée rapidement et conduit parfaitement le sien.

« Quel monde aujourd’hui sur la passerelle d'accès au centre commercial !!! »

Rose trépigne d'impatience, car je lui ai promis que nous achèterons un de ces nouveaux gadgets, qui permet de se maquiller le visage en un éclair. Eh oui que voulez-vous, les temps ont changé, à 8 ans, toutes les petites filles se maquillent maintenant ! Et, elle a déjà bénéficié de deux chirurgies esthétiques.

Ça y est, nous traversons le portique de contrôle sécurité puis, le scanner d'enregistrement automatique de notre identité. Désormais, tout ce que nous glisserons dans notre panier sera directement prélevé sur mon compte bancaire.

Je déteste ce mode de paiement, mais, pas le choix désormais, c'est comme ça : Tu touches, tu payes !

La première fois que j'ai emmené Rose ici, je me suis vue créditeur de 800 Mondos. Lorsque je ne la regardais pas, elle glissait des articles dans le panier :

1) Un visionneur terrien d'une capacité illimitée de photos ou vidéos. Appareil qui consiste à matérialiser en image les idées que l'on peut se faire soit par souvenir de l'avoir vécu, soit par imagination de ce que pouvait être la vie sur Terre.

2) Un graviton dernière génération, pour inverser la gravité dans une zone de deux mètres autour de soi.

3) Des paquets de bonbons.

Qu'est-ce que ça peut m'énerver, ces gens attroupés dans les rayons pour parler comme s'ils étaient dans leur salon, ils nous empêchent de circuler.

Rayon friandises, je cherche mon habituel lot de 4 plaquettes de chocolat de synthèse : introuvable. Heureusement il y a la borne de recherche d'articles. Je sélectionne le produit, et découvre que je dois le trouver sur l'étagère centrale au niveau 6. Eh bah non ! Rien. À cet endroit ce sont d'autres références.

Impensable d'essayer de trouver un robot de service disponible, ils sont introuvables, certainement en panne ou en recharge d'énergie. Comme s'ils ne pouvaient pas remonter les batteries la nuit !!! Tant pis, mon cheri n'aura pas son chocolat préféré, on a qu'à prendre cette marque en promotion.

Nous voilà devant la vitrine des rapid'makup pour Rose. Rien à moins de 200 Mondos. Je vérifie qu'il y a bien une garantie indiquée sur l'emballage, en vain. Une borne interactive d'informations techniques est à disposition : Très pratique, je renseigne la référence, sélectionne « Garantie » et voilà le résultat : Cet appareil étant d'une valeur sûre et incassable, aucune garantie n'est nécessaire, vous n'aurez aucun problème d'utilisation. Vous devez juste prévoir des cartouches de couleurs à remplacer dans un délai variant selon l'utilisation de l'appareil, leur prix est de 43 Mondos l'unité.

Ma fille ce truc est aussi sûr que le Titanic devait l'être et les cartouches sont hors de prix !

Mais qu'à cela ne tienne, c'est pour toi ma fille adorée, tu le mérites.

— « Maman, c'est quoi un Titanic ? »

— Un très vieux bateau qui a coulé en mer il y a fort long-temps.

— C'est quoi un bateau maman ?

— Zut, c'est vrai tu n'en as jamais vu, j'avais oublié qu'il n'y a plus d'océan ni de rivière sur notre planète.

— On regardera sur ton visionneur terrien.

— Bon allez ma fille on file vite vers la sortie.

Ce centre commercial rempli de monde, ces lumières aveuglantes, ces musiques d'ambiance qui changent en fonction des rayons et surtout ces robots, ces portiques, ces bornes, ces automates, bref toute cette technologie, m'épuise.

— Ah, Rose, si tu avais connu les petits commerces...

— Maman, c'est quoi les petits commerces ?

Je sursaute dans mon lit et me rends compte que j'ai fait un mauvais rêve, c'était tellement réaliste, que j'avais l'impression de vivre sur une autre planète.

Je me lève et rejoins ma fille dans la cuisine pour le petit-déjeuner et lui adresse un sourire amusé en me rappelant ce rêve idiot.

Rose a 14 ans, elle est belle comme les blés au soleil. De longs cheveux blonds, des jolies mirettes bleues espiègles sur un visage aux joues rondes.

Elle a beaucoup grandi, son petit corps d'enfant a laissé place à celui d'une jeune fille dont les formes lui donnent une

allure de petite femme. Elle est intelligente, travaille très bien à l'école. Douce et affectueuse, elle m'asperge de bisous et câlins. Si on l'embête, elle devient une terrible combattante, son frère en a fait les frais. Comme dirait son papa : « Un cœur d'ange dans un corps de diable ».

Il y a encore quelques mois, elle voulait être architecte paysagiste, mais depuis qu'elle est venue faire un petit tour à la boutique, elle envisage des études d'horlogerie. En effet, pour l'occuper, je lui avais fait démonter un mouvement de montre, pièce par pièce. Elle avait tout dévissé et cet exercice lui avait plu.

J'aime me retrouver au petit-déjeuner en famille, on se voit un peu avant de partir chacun de notre côté pour l'école, ou le travail.

Nous avons une grande tribu, et quel bonheur quand tout le monde est présent à la maison, ça respire la vie ! Pas toujours facile la communauté, il faut supporter les humeurs et habitudes de chacun. Moi-même, je ne suis pas la plus facile, très exigeante pour l'ordre dans la maison, parfois il y a des étincelles. Imaginez quatre adolescents bordéliques !!! Sans compter le patriarche qui est le roi de la troupe en matière de rangement, car il souffre de « bordélisme » aigu.

Rose m'embrasse et quitte la maison pour partir au collège, elle porte un jean, un sweat bleu ciel à capuche et des baskets, ses magnifiques cheveux sont attachés avec une pince à la va-vite, aucune discipline dans les mèches, ce style légèrement babacool lui va bien.

Tout le monde est parti sauf la grande qui roupille encore, car elle est sortie tard hier comme tous les soirs. Elle ne travaille que l'après-midi heureusement. Elle en profite, elle est jeune.

Je file à la douche, un brin de maquillage, j'enfile une robe et quitte la maisonnée pour rejoindre les transports en commun.

En passant devant la boulangerie, un petit coucou à notre sympathique boulangère, très professionnelle, d'une grande gentillesse, toujours une parole pour chacun de ses clients qu'elle appelle tous par leurs prénoms. Elle est impressionnante, connaît tout le monde ici dans le quartier.

À l'arrêt de bus, je retrouve Mahmoud, un jeune homme d'origine saoudienne, il est très aimable, me tutoie, mais en m'appelant madame, ça m'amuse. Je me souviens de notre

première rencontre, nous attendions chacun dans notre coin et je n'ai pu m'empêcher de parler de la pluie et du beau temps avec lui. Il travaille dans le bâtiment, se lève tôt le matin et adore ce qu'il fait. Nous montons dans le bus. Assise à ses côtés, j'entends qu'il me dit que sa mère est « arabe chaou-dite ». Voyant mon incompréhension, il répète « arabe chaou-dite ».

— C'est quoi « arabe chaoudite » Mahmoud je ne comprends pas ?

Une voyageuse assise en face de nous me vient en aide :

— Madame il vous dit que sa maman est en A RA BIE SA OU DI TE.

Nous avons tous les trois ri de bon cœur de mon incompré-hension.

Arrivée à la gare, je quitte mon voisin pour me diriger vers le quai et prendre le RER.

Comme d'habitude, beaucoup de monde, et évidemment comme cela se produit souvent, mon train est retardé.

Il fait déjà bien chaud ce matin. J'équipe mes oreilles pour écouter Joe Satriani, qui va m'aider à patienter, et puis bien sûr un bon livre de Bernard Minier, tout en pensant au cercle de sucre glacé sur le verre rafraîchissant que je siroterai ce soir pour récupérer de cette nouvelle journée étouffante. Le RER arrive à quai, je me faufile pour avoir la chance de trouver une place assise. Je retire mes écouteurs, car je perçois une musique différente de la mienne. Du Reggae qui provient d'un autre voyageur. Le volume est assez fort, tous les voyageurs peuvent l'entendre et plusieurs font la grimace ou râlent à voix basse pour se plaindre de cette musique qui franchement n'est pas désagréable, mais beaucoup trop forte pour la tranquillité de chacun. Je demande à la criée dans le wagon qui écoute de la musique aussi forte ? Un homme assis à quelques mètres de moi se penche en avant pour que je l'aperçoive, il est assis entre deux autres personnes sur un siège de trois places et me demande si ça me pose un problème. Alors que je lui explique le désagrément s'en suit une réaction très agressive de sa part :

— Qu'est-ce que t'as toi, t'as pas baisé ce matin ?

Là je me dis que j'ai affaire à un crétin et que ça sent le roussi. Les hostilités sont lancées :

— Ah si justement et c'était vachement bon, j'ai pris un pied d'enfer. Par contre toi j'ai des doutes vu comment tu me parles.

Je regarde les gens autour de nous, et m'aperçois que certains ont peur, surtout cette petite grand-mère assise en face de moi qui me dit de me taire sinon ça va mal finir.

L'agresseur au teint laiteux sous des cheveux assez courts et des yeux noisette me jette son regard le plus mauvais possible. Il porte une tenue noire, et tient entre ses jambes du matériel de ramonage, je crois que l'on appelle ça un hérisson. Je devine qu'il va surenchérir.

— Arrête de m'emmerder toi sinon tu vas voir.

Je lui demande d'être raisonnable, de baisser sa musique, car il dérange beaucoup de personnes qui semblent avoir peur de le lui dire.

— Bah toi tu ferais bien d'avoir peur.

— Tu ne me fais pas peur et tu peux comprendre que si nous sommes plusieurs à faire comme toi, c'est invivable dans ce train. Imagine ceux qui veulent être au calme pour roupiller un peu parce qu'ils ont travaillé toute la nuit, ou ceux qui ont un boulot de merde et qui ont besoin de se changer les idées dans un bon bouquin.

La petite grand-mère apeurée s'affole :

— Arrêtez madame, vous allez avoir des problèmes, taisez-vous.

Le ramoneur surenchérit :

— Elle a raison la vieille, ferme ta gueule toi salope.

Et moi de répondre :

— Plus tu me parleras comme ça moins je fermerais ma gueule comme tu dis, je ne vais pas me laisser faire par un crétin comme toi qui ne pense qu'à sa tronche.

— Arrête je te dis ou je me lève.

— Te lever ? Pour quoi faire ? Me casser la gueule ? Sortir une arme de ta poche et me tuer ? Ne te gêne pas tu feras la une des journaux. Et tu sais quoi ? En plus, t'auras des spectateurs qui te regarderont, là tu vois tous ces gens, y'en a pas un qui lèvera son cul pour me venir en aide, alors vas-y viens me faire du mal.

Je tremble de tout mon corps, j'ai chaud, mon arrêt est dans 1 minute, je me dis que peut-être je vais dérouiller, mais à ma grande surprise, un homme, noir comme l'ébène, beau comme un dieu et surtout baraqué, tout en muscle se lève et s'adresse au petit maigrelet avec un accent qui roule les « r » :

— Maintenant ça suffit, toi tu vas fermer ta grande bouche parce que moi tu vois je ne reste pas assis et y'en a plein d'autres ici qui vont faire comme moi. On va prendre ton machin tout dégoûtant là que t'imposes aux passagers assis près de toi et on va te le mettre dans les fesses.

À votre avis, quelle a été la réaction du petit gringalet ? Il n'a pas bougé d'un poil, il a augmenté le volume de sa musique en défiant du regard mon sauveur, qui m'a dit en levant les yeux au ciel... :

— Désolé Madame, on ne peut rien pour lui, il est irrécupérable. Je descends ici et vous feriez bien de laisser tomber, car je ne peux vous aider davantage il m'est impossible d'être en retard aujourd'hui.

J'ai remercié cet homme qui a osé intervenir et nous sommes sortis en laissant tous les autres passagers subir la musique de l'horrible ramoneur. La violence de cet échange m'a perturbée, je tente d'oublier en me replongeant dans la musique. Allez encore quelques minutes dans le métro et j'aurai la pêche pour commencer une belle journée de travail. Tout est calme dans la rame, pas de bousculade, de dispute, tout le monde voyage paisiblement.

En sortant de la station place Gambetta, je découvre un temps ensoleillé, annonciateur d'une belle journée.

Après un bref regard vers les habitués installés aux terrasses, devant leur café smartphone, je commence à monter l'avenue Gambetta.

Comme tous les matins, j'observe chaque passant que je croise.

« Tiens le chausseur n'est pas encore arrivé, c'est étonnant d'habitude il est toujours avec son balai sur le trottoir lorsque je passe. Il paraît qu'il va prendre sa retraite, j'espère qu'il sera remplacé, car il est le seul marchand de chaussures dans le quartier. »

Par contre mon coiffeur est déjà affairé, aux prises avec la chevelure aux reflets violets d'une gentille mamie.

Un sourire et un coucou avec la main à ma collègue charcutière qui prépare son étal.

Le distributeur de la banque est encore encombré de rubalise rouge et blanche, suite au dernier vandalisme et la marchande de jouets cherche sa clé pour ouvrir sa boutique.

Le gus de l'agence immobilière est très occupé à fouiller ses écuries, il ne doit pas se rendre compte que je le vois faire.

Le trottoir est encombré devant le restaurant asiatique par des cagettes remplies de légumes et autres denrées fraîchement livrées.

Une jolie vendeuse s'affaire à disposer en rangs des superbes petits gâteaux dans la vitrine du pâtissier. Il faudra que je vienne en goûter, ils ont l'air tellement appétissants.

J'entends les cris dans la cour à l'approche de l'école maternelle et leur brouhaha augmente au fur et à mesure que je m'approche. C'est impressionnant les décibels que dégagent des enfants.

Alors que j'évite un chien tenu en laisse par un maître qui visiblement le laisse aller où il veut, sans se soucier de moi, car, trop occupé à regarder son téléphone, je suis amusée qu'il reçoive sur la tête le ballon rouge qui vient de voler par-dessus le mur de l'école.

Je m'approche d'un homme le regard dans le vide, qui est assis par terre. Pierre est un ADF (avec domicile fixe), qui est contraint de faire la manche pour terminer ses fins de mois. Une fois payés son loyer et ses charges avec sa maigre pension d'invalidité, il ne lui reste plus grand-chose pour vivre. Alors loin de son quartier, il vient ici pour mendier. Comme je passais tous les matins devant lui sans jamais rien lui donner, un jour je lui ai glissé un petit billet. Très content il m'avait remerciée et nous avions discuté quelques minutes. J'avais appris un peu de son histoire et l'avais laissé sur son morceau de carton seul avec sa casquette à monnaie près de lui.

Devant la chocolaterie, j'embrasse Fadila. Elle est toujours aussi souriante, élégante, maquillage discret et tenue impeccable.

À deux pas, c'est Enora qui s'acharne pour ouvrir sa boutique de confection. Un passant vient à son secours pour soulever le lourd rideau de fer.

Me voilà arrivée devant mon lieu de travail : encore un TAG fraîchement peint cette nuit sur le rideau métallique !

Ce serait beau encore, ça passerait, mais à chaque fois ce sont des écritures indéchiffrables qui ne me sont pas familières. Le dernier a été effacé par les agents de service de la mairie du 20<sup>e</sup> il y a une semaine !!